

Jean-Claude Labrecque et le retour d'*André Mathieu*

Léo Bonneville

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

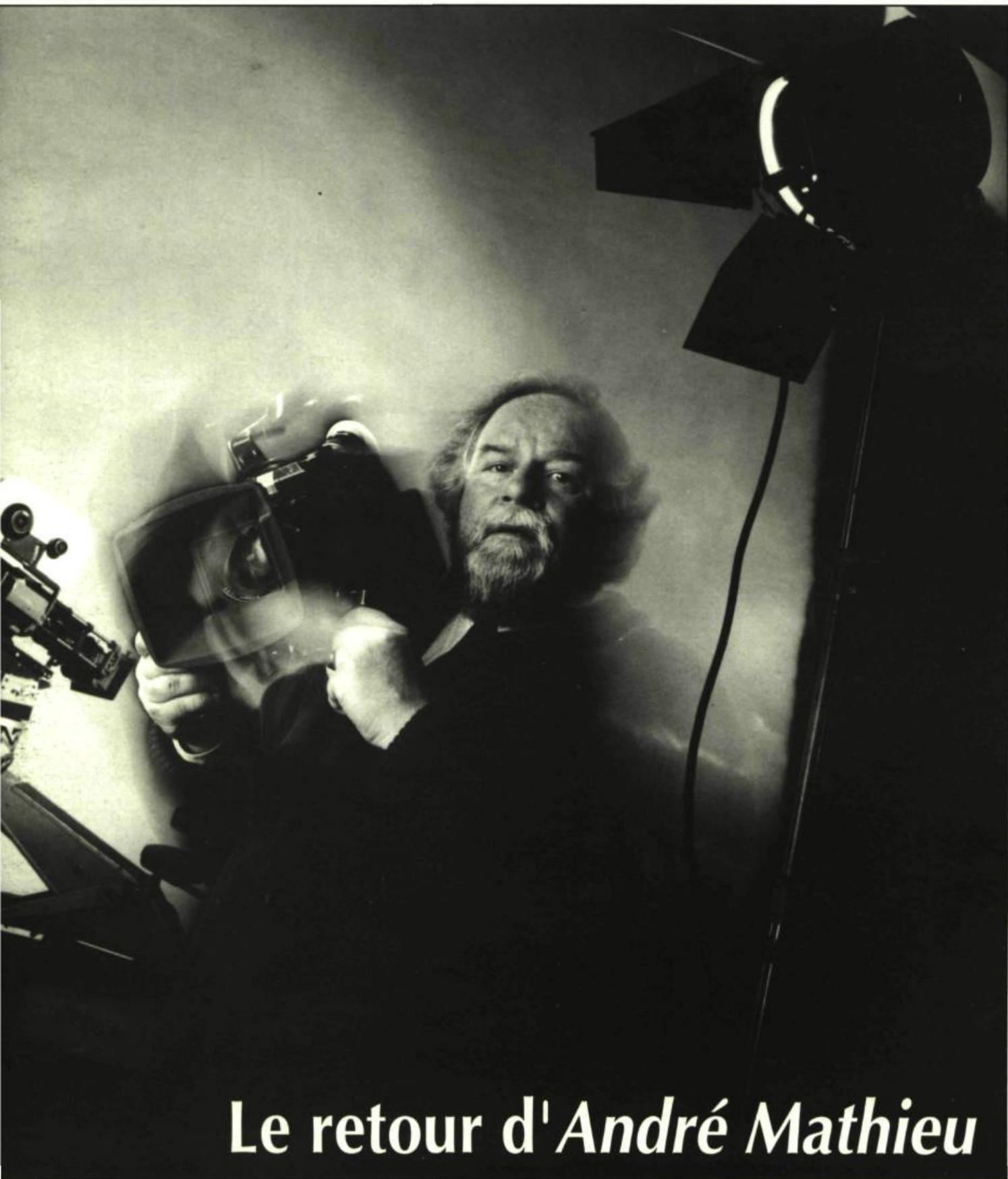
Bonneville, L. (1993). Jean-Claude Labrecque et le retour d'*André Mathieu*. *Séquences*, (164), 16–20.

JEAN-CLAUDE LABRECQUE

Un grand plateau des studios Panavision était converti en cabaret. Rien qui puisse vraiment annoncer qu'un artiste prometteur devait se produire. Les enfants se tenaient éloignés de ce lieu extravagant. Ils côtoyaient plutôt le piano. Et les parents, à l'écart, les regardaient paisiblement. Les jeunes étaient venus de différents endroits. Ils avaient une passion commune, la musique et, plus précisément, le piano. Mais il n'y avait pas de rivalité entre eux. Chacun des six jeunes pianistes se présentait pour ainsi dire à une répétition. Ils y mettaient tout le sérieux d'un artiste quand il affronte le public. Rien ne les dérangeait dans l'exécution. Et s'il fallait reprendre, ils recommençaient. Sans rejimber. C'est le réalisateur qui commandait ici. Et tous se conformaient à ses volontés. Bref, ces enfants donnaient le témoignage du travail bien fait. Et l'un après l'autre, ils défilaient au piano pour jouer leur pièce. Plus tard, arriva un jeune homme. Il s'appelait Jean-Alexandre Sarrazin. Il avait de l'étoffe. Il se montra souriant, disponible, généreux. C'est que, ce matin-là, André Mathieu commençait très jeune sa carrière de pianiste pour atteindre l'adolescence. Ainsi on le voyait grandir rapidement... pour le besoin du film. Ces jeunes artistes déployaient leur talent avec virtuosité. André Mathieu était entre bonnes mains.

Léo Bonneville





Le retour d'*André Mathieu*

Photo Richard Maignan

Séquences — Quand est né ce projet d'un film sur André Mathieu?

Jean-Claude Labrecque — J'ai pris connaissance de l'histoire d'André Mathieu, en 1975, quand je préparais le film sur les Jeux olympiques. André Morin avait décidé de prendre des thèmes dans l'oeuvre d'André Mathieu pour la musique des Jeux. C'est Vic Vogel qui en a fait l'adaptation avec des extraits du *Concerto de Québec*, de *Rhapsodie*, bref, de plusieurs pièces, car Mathieu a composé quatre-vingt-huit oeuvres d'importance. André Morin, réalisateur à Radio Canada et particulièrement voué aux variétés, connaissait très bien l'oeuvre d'André Mathieu. Il connaissait toutes ses pièces par coeur. À cette époque, j'étais trop occupé pour faire démarrer d'autres films. J'étais totalement engagé dans la participation aux Jeux olympiques qui n'étaient pas une mince tâche.

— Qu'est-ce qui vous intéressait chez André Mathieu?

— J'ai trouvé la vie d'André Mathieu très fascinante. Grâce au dossier des Jeux, j'ai pu récupérer un album fait par une religieuse. Il était composé de nombreuses coupures de journaux. Et surtout j'ai trouvé la plupart des partitions écrites par André Mathieu. Je traîne donc ce dossier depuis 1975. À chaque trois ou quatre ans, je sors le projet. En 1975, j'ai même fait une séquence pour un film que j'appelais **On s'pratique, c'est pour les Olympiques**. La séquence de la musique était tellement bonne en comparaison du reste, que je l'ai retirée en me disant qu'un jour je ferai un film avec ce bout de film.

— Qu'est-ce qui vous retenait de faire ce film?

— Pour toutes sortes de raisons, je n'ai pas réussi à intéresser quelqu'un au projet. Il a toujours été refusé.

— Quelles raisons donnait-on?

— À cette époque, on cherchait de grands héros à succès. Et on trouvait

que Mathieu était plutôt d'une grande tristesse. Avec *La Sterne*, nous avions déposé le projet dans «Documentaire en vue». On l'a refusé en disant qu'on ne fait pas de films sur des gens décédés.

— Comment le projet a-t-il pu démarrer?

— Peut-être étais-je, il y a deux ans, meilleur vendeur qu'en 1975.

— Les raisons du refus ont-elles disparues?

— Dans «Documentaire en vue», on m'avait dit qu'il y avait un article qui exigeait des films à sujets contemporains. C'est le point de vue de Radio-Québec et ses associés. On a joué le jeu. On a accepté la réponse. Ce refus a été le coup de fouet pour Marc et Micheline Blais. Le projet a été présenté à Radio-Canada. Comme Radio-Canada avait vu avec plaisir **67bis boulevard Lannes** et qu'il ne participait pas à ce film, la direction a trouvé que le projet les intéressait. Il n'y a rien de gagné à l'avance. Au moment où Radio-Canada s'intéressait au projet, on a obtenu la participation de Radio-Québec, de la Sogic, de Téléfilm Canada, de l'O.N.F. et de TV5. On dirait qu'il y a des moments comme ça. Il y a autre chose assez bizarre. Tout le fonds d'archives de Rodolphe et d'André Mathieu a été déposé en vrac aux archives nationales. Alors que *La Sterne* a pu réunir tous les éléments pour faire démarrer le projet, à Ottawa, un mois auparavant, on terminait d'inventorier le fonds Mathieu. Ce fonds-là dormait depuis une douzaine d'années dans des caisses. Grâce à ce fonds et à ceux qui l'ont inventorié, j'ai pu facilement passer cinq jours de tournage en demandant telle lettre, telle photo, tel document. Une sorte de conjoncture me persuadait de faire le film.

— Comment vous êtes-vous préparé à entreprendre ce film?

— Depuis longtemps j'avais la structure que je remaniais au cours des ans. On a préparé le film comme un documentaire. L'idée du pianothon était déjà prévu pour la mise en scène.



Jean-Alexandre Sarrazin au piano



Le film devrait
sortir à
l'automne

De plus, j'ai recueilli à peu près douze grands témoignages. Le tournage des archives complétait les trois composantes du film. En fait, j'essaie toujours, dans mes documentaires, de garder une unité de temps et de lieu. Ce fut ainsi dans **Marie Uguay**. Ici, on a monté en studio un club imaginaire qui se situe dans mes souvenirs à Montréal entre l'*Esquire Show Bar* et le *Café Provincial*, alors que j'avais 18 ans. Pendant de longs moments, j'ai pensé engager un comédien pour jouer André Mathieu. J'étais bien inquiet jusqu'à l'instant où Anne Lauber, une amie de toujours qui a fait la musique de **Coffin**, de **Marie Uguay**, m'a dit pourquoi ne te présenterai-je pas Jean-Alexandre Sarrazin? Nous avons tourné des essais avec lui. Ce pianiste de 17 ans a de grandes ressemblances avec André Mathieu. Il est aussi contestataire, aussi fou, aussi délirant, aussi brillant qu'André Mathieu. Le fonds d'archives, les partitions de Mathieu, j'ai pu les confier à Jean-Alexandre pour créer dix minutes de musique comme s'il était dans un pianothon. C'est devenu la clef du film.

— **Avez-vous dû faire beaucoup de lectures pour vous documenter?**

— J'ai dû passer plusieurs jours à Ottawa pour consulter le fonds d'archives. J'ai lu le livre sur André Mathieu, *Un génie*, écrit en 1976. J'ai rencontré des gens qui ont connu André Mathieu. Toutefois les histoires que je détiens sur le pianothon, on me les a racontées en 1975/76. Entre 1975 et 1990, André Mathieu m'a toujours poursuivi. Souvent, dans les soirées, je racontais l'histoire d'André Mathieu pour épeurer les invités ou pour pratiquer mon scénario. Tout compte fait, le film sur André Mathieu va être un film d'une grande tragédie. C'est un scalpel sur la période des pianothons, période terrible où l'alcool a pris le dessus et le talent a basculé. André Mathieu a tenté de retrouver le grand succès de son enfance. Il n'a pas tout à fait réussi. D'ailleurs il a eu très peu d'enfance. Il était toujours au travail. Je crois que

cela l'a déstabilisé pour le restant de sa vie. Il a envoyé des signaux à tout le monde. C'était une période très noire et très dure pour les artistes.

— **Le montrez-vous dès son enfance?**

— Oui, nous avons fait un appel à tous dans les journaux. Nous avons obtenu une très large réponse du public. J'ai reçu au-delà de quatre-vingts appels téléphoniques et des quantités de documents. Mais le document le plus précieux est venu de Sherbrooke. Un vieux monsieur m'a annoncé qu'il avait tourné, en 1939, un petit film en 8mm sur André Mathieu.

— **Le décor représentant un cabaret n'a pas servi ce matin.**

— Le film commence par le pianothon. Après cet exercice, nous avons tourné les douze interventions dans le même décor, mais comme si le club était abandonné depuis 30 ans. Ces personnes ont réellement connu André Mathieu. Elles conversent sur le plateau avec Francine Laurendeau qui a connu André et son père Rodolphe.

— **Ce film est-il un docu-drame ou un simple documentaire?**

— On ne sait plus comment identifier nos films. Cela reste un très grand problème. Je pense vraiment que c'est un documentaire dans le grand sens du mot. Je n'ai fait de fiction qu'en reprenant le pianothon d'après les photos de l'époque que j'ai vues. D'un commun accord avec les producteurs associés, nous avons passé le film de 50 minutes à 80 minutes. C'est un film passionnant. Les gens qui parlent de Mathieu s'expriment avec passion.

— **Quelle était votre intention en faisant ce film?**

— Faire connaître une histoire tragique oubliée. André Mathieu a été effacé de notre mémoire. Il est mort en 1968. Sa musique est revenue en 1976, lors des Jeux olympiques. Puis c'est tout. Elle s'est éteinte. Et pourtant Mathieu a laissé beaucoup de musique. J'espère qu'avec la venue du film, on va enregistrer cette musique.

☆

ANNE LAUBER, docteur en musique de l'Université de Montréal (1983), enseigne à l'Uqam. Elle a composé la musique pour certains longs métrages de Jean-Claude Labrecque. Il n'est pas surprenant qu'il l'ait choisie pour réunir les enfants qui participent au film. Elle était toute attentive à la prestation des jeunes pianistes en ce jour de novembre 1992, aussi ai-je cru intéressant de l'interroger sur son concours dans le film consacré à André Mathieu.

Séquences — Quelles sont les compositions d'André Mathieu que nous allons entendre dans le film?

Anne Lauber — Il y a deux catégories de pièces, celle qu'André Mathieu composait quand il était enfant. J'avais une pile de pièces dans laquelle il fallait choisir. Jean-Claude Labrecque les avait déjà trouvées. J'ai sélectionné quelques pièces contrastantes comme *La Danse sauvage*, *Hommage à Mozart*, *Le Train* (pièce pour laquelle j'ai fait un arrangement pour quatre mains). Ce sont des pièces descriptives qui montrent un peu l'influence de Mozart et de Rachmaninov. Quant aux autres pièces du piano, c'est Jean-Alexandre Sarrazin qui a fait le tri, parce qu'il cherchait des pièces qui pouvaient s'enchaîner les unes aux autres pour une durée de dix minutes. Il désirait aussi un crescendo qui devient de plus en plus fou vers la fin.

— Nous verrons dans le film plusieurs jeunes pianistes. Comment ont-ils été choisis?

— Ce n'était pas évident de trouver de jeunes pianistes capables de jouer les pièces choisies qui ne sont pas faciles. J'ai appelé le Concours de musique du Canada pour avoir des noms de

finalistes. Puis j'ai rencontré à Montréal les principaux professeurs de piano qui forment les pianistes de concours. J'ai cherché à trouver les meilleurs éléments possible et en même temps les plus jeunes. C'était un peu difficile. La plus jeune que l'on a trouvée, c'est la petite Alexandra qui a sept ans. Ensuite il y a un trou avant d'atteindre 10, 11 et 12 ans.

— Comment les enfants se sont-ils préparés à jouer ces pièces?

— Ils ont été supervisés par les professeurs à qui j'ai remis à chacun une partition.

— Les enfants ont-ils été dérouterés quand ils se sont vus placés devant la caméra?

— Je ne crois pas. Quelques-uns ont eu un peu le trac. Je pense qu'à partir de dix ans, les jeunes sont un peu plus conscients. La petite de sept ans n'a eu aucun problème. Elle semblait plutôt très calme. Tous ont pris leur participation très au sérieux. Ils voulaient faire bien, le mieux possible et recommencer au besoin. Ils sont très professionnels. Cela prouve qu'il y a d'autres petits Mathieu en puissance.

— Comment ont réagi les parents quand ils ont appris que leurs enfants seraient dans un film?

— Très bien. Ils savent que pour leurs enfants c'est une expérience. C'est une façon aussi de rencontrer des gens du milieu de la musique. C'est stimulant pour eux. Les parents sont venus ce matin et tous étaient d'une discrétion exemplaire.

— Est-ce que le fait de jouer dans un film a dérangé les enfants dans leurs études?

— Non. Ce sont des enfants programmés comme ça. Ce sont des enfants de concours. Le petit de Costa est déjà en avance pour son âge. On lui a fait sauter des classes. La plupart du temps ce sont des enfants doués sur tous les plans. Ils sont habitués à manquer certains cours pour aller à des compétitions.

— Avez-vous remarqué parmi ces enfants certains qui sont destinés à une carrière de pianiste?

— Je pense que oui. Le petit de Costa certainement. Il veut vraiment. Les autres sont un peu plus jeunes. C'est plus difficile de se prononcer.

— Quant à Jean-Alexandre Sarrazin, c'est un pianiste connu.

— C'est un cas spécifique. Il fait un peu penser à l'histoire d'André Mathieu. Il a été très jeune mis sur les scènes et il a gagné à peu près toutes les compétitions. On l'a produit en spectacle. Il s'est révolté contre ses parents et contre le système. Il s'est retiré. Quand on lui a présenté le scénario du film, il a très bien compris le rôle. Sur le plateau, il a été gentil, généreux, hautement professionnel. Il connaissait sa partition par coeur et

les enchaînements étaient bien faits. Il n'a que dix-sept ans. Il veut refaire une carrière de pianiste.

— Est-ce que ce qui s'est passé ce matin vous satisfait?

— Les enfants devant une caméra se conduisent aussi bien que des professionnels. Cela entre dans leur jeu. Ils sont entraînés à une grande concentration et à aborder le public.

✧